



# Le corps et son mystère (2)

«Le corps humain, l'instrument sur lequel nous travaillons, est à la fois l'organisme le plus robuste et le plus fragile, le plus simple par son unité et le plus complexe puisque la vie n'a pas livré son secret.»

Maurice Bédart

Nous avons avec notre corps une relation qui est à la fois instrumentale et constitutive. C'est dans et par son corps qu'on s'inscrit dans le monde, qu'on vit, qu'on rencontre l'autre et qu'on meurt.

Jean-Michel Longneaux poursuit la réflexion philosophique du *Pastoralia* précédent. Le corps ne peut être réduit à une simple chose. «Avant d'être vu, le corps est vécu. Avant d'être objet parmi les objets, le corps est sujet.» L'auteur nous invite à ne pas vivre en dehors de ce que nous sommes réellement.

Le Père Xavier Dijon nous présente le projet transhumaniste et nous invite au discernement: le transhumaniste pense que son corps doit toujours être augmenté. Il pourrait nous «faire croire que l'homme tel qu'il est dans sa chair serait trop limité pour être bon en lui-même».

Notre corps magnifie la vie et ses possibilités. L'art de la danse exige un don, corps et âme. Emmanuelle Klein, préparant une thèse sur la danse et la pensée dans l'œuvre de Maurice Bédart, témoigne: par le corps, la danse «est un mouvement d'union et de quête de connaissance de soi, de l'autre et de Dieu. Elle s'aventure dans un mystère...».

Deux prêtres nous parlent du rôle du corps dans l'art cinématographique. L'abbé Charles De Clercq présente le corps meurtri à travers quatre films. L'abbé Jean-Luc Maroy réflé-

chit sur la place du corps au cinéma: «les films renvoient souvent l'image d'un homme morcelé et errant, agissant au gré des puissances qu'il convoque pour éviter d'être sous l'emprise d'un autre, ou du monde».

Le corps proclame aussi notre mort future et dès lors notre finitude. Céline Loupan part de son expérience de l'accompagnement des mourants et de la proximité avec la mort. Le «corps dégradé, [...] nous montre la superficialité de nos attachements, nous permet de contempler notre vie avec humilité, et nous prépare à en rendre compte». Elle nous interroge en profondeur sur ce que nous avons perdu en perdant le sens de la mort.

Le corps humain a une signification précise; il porte des réponses aux questions les plus importantes de notre existence. Yaël-Marie Hoellinger-Braeckmans, jeune mère de famille, aborde la question du corps dans «la théologie du corps» du pape Jean Paul II qui mériterait d'être mieux connue.

La communauté se nourrit du Corps du Christ pour devenir le Corps du Christ. Le père Gervais développe ce thème cher à saint Augustin. Le paradigme eucharistique révèle l'importance du soin à apporter à chacun dans le corps de l'humanité.

*Pour l'équipe de rédaction,  
Véronique Bontemps*

# Qu'est-ce qu'un corps ?

## LE CORPS QUE J'AI

Comment sait-on que l'on a un corps? La réponse semble évidente: il suffit d'ouvrir les yeux et de se regarder dans un miroir! Ou bien de se toucher, ou de heurter des obstacles... Être vu et caressé ou violenté par les autres contribue tout aussi indiscutablement à la découverte de notre corps. S'il en va ainsi, alors c'est comme objet d'une expérience sensible qu'il se découvre. Cet objet se distingue sans doute de tous les autres par la proximité qu'il a avec nous, il n'en demeure pas moins un objet parmi les objets du monde. Comme eux, il est un *volume* qui occupe un certain espace, il a un *haut* et un *bas*, un *devant* et un *derrière*, un *dehors* et un *dedans*. Il est un tout composé de parties, qui elles-mêmes se subdivisent en des parties plus fines (les organes, les cellules, les gènes, etc.), ce qui en fait une « machine » biologique dont, il faut bien l'admettre, la complexité nous échappe encore en partie. Enfin, il est soumis aux lois de la causalité et subissant les aléas du temps, il se révèle périssable.

Si l'on s'en tient à ces évidences, alors en tant que simple objet, le corps est la propriété du sujet qui en quelque façon l'utilise: comme n'importe quel autre objet en sa possession, il en fait ce qu'il veut. Il peut le transformer (tatouages, scarifications, changement de sexe, etc.), l'augmenter (transhumanisme), en vendre des parties ou, s'il préfère, en donner gratuitement (dons ou ventes d'organes, de sang, de sperme, d'ovocytes), ou en recevoir. Il peut le mettre en location (gestation pour autrui, prostitution, vente de sa force de travail), le malmenier ou l'entretenir à sa guise

pour en tirer du plaisir. Il peut le modifier pour séduire, ou en développer la puissance pour en faire une machine de guerre. Il peut même le détruire.

Mais notre corps n'est-il qu'une chose parmi les choses du monde? Deux constats permettent de prendre conscience du caractère problématique et donc réducteur d'une telle vision. Le

*« Avant d'être vu,  
le corps est vécu.  
Avant d'être objet  
parmi les objets,  
le corps est sujet. »*

premier concerne notre lien, en tant que sujet, à cet objet particulier. Car à supposer que le corps ne soit effectivement qu'une machinerie complexe, nul ne peut nier que l'existence humaine ne s'y réduit pas. Nous sommes également un être qui veut, qui désire, qui pense, qui se souvient, qui souffre et jouit, soit un être qui est également, et même surtout, une vie éminemment subjective. Or, les propriétés de ce vécu sont en tout point opposées à celles de notre corps-objet: le vécu est non matériel et non visible. En effet, on ne le voit pas, pas plus que celui des autres, puisqu'il

ne se donne que dans le ressenti de celui qui le vit. Invisible, immatériel, le vécu est par nature spirituel. Le problème, c'est qu'en opposant à ce point les deux dimensions de notre existence, le corps et l'esprit, nous ne savons plus expliquer notre vie concrète: comment se fait-il que lorsque je veux lever mon bras – la volonté étant tout entière subjective et immatérielle – mes nerfs et mes muscles, corporels et donc matériels, s'actionnent pour accomplir le mouvement souhaité? Et d'autre part, quand on frappe mon corps, comment se fait-il que ce soit moi, et pas mon corps, qui ai mal? Les neurosciences actuelles, qui traitent de ces questions, échouent à nous l'expliquer. Elles dévoilent les zones du cerveau impliquées dans toutes nos actions (y compris la prière ou la méditation), mais ne réussissent pas à com-



Source: pthere.com

prendre comment telle activité cérébrale matérielle, observée et mesurable, se transforme en telle expérience subjective éprouvée ou, en sens inverse, comment tel vécu subjectif se matérialise en une activité cérébrale. Imagerie à l'appui, elles ne peuvent que constater et affirmer une corrélation, que nul, d'ailleurs, ne peut nier, mais qui n'en demeure pas moins énigmatique. Toutefois il ne faut pas s'y tromper, la vraie vie est étrangère à ces mystères: l'impasse à laquelle nous sommes ici reconduits est celle de nos théories qui, vraisemblablement, partent d'une compréhension erronée de ce qu'est un corps... et un sujet.



Source: pxhere.com

### LA CHAIR QUE JE SUIS

Un deuxième constat s'impose. Notre corps existe-t-il pour nous seulement à la façon d'un objet que nous utiliserions selon notre bon vouloir? C'est de nouveau l'expérience qui doit nous servir de guide. Des enfants jouent à cache-cache. Lorsqu'ils sont découverts, aucun ne se dit «zut, on a trouvé mon corps!» mais bien «zut, on *m'* a trouvé!». Lorsque nous marchons dans la rue tout en répondant à un appel téléphonique, notre attention est concentrée sur la conversation. Notre regard, lui, se porte furtivement sur la rue, les passants, les obstacles. Pourtant, pendant tout ce temps, nous savons que nous marchons. Comment, dans cette situation, notre corps, auquel nous ne prêtons aucunement attention, est-il connu? Ou, plus exactement, comment existe-t-il pour nous à ce moment? Non pas comme un objet puisque nous ne le regardons pas, nous ne le touchons pas, et nous n'y pensons même pas fût-ce distraitemment. Si nous cherchons à mettre des mots sur cette expérience pour le moins ordinaire et banale et pourtant tellement négligée, nous devons constater qu'il n'y a plus, pour nous, pendant que nous téléphonons, des jambes, des tendons, des muscles, des pieds à poser sur un sol. Ce qui est vécu, à proprement parler, c'est un pouvoir de marcher, avec lequel nous nous confondons entièrement. Et ce pouvoir que nous sommes, nous le connaissons seulement en tant que nous l'éprouvons, ou que nous le ressentons sous la forme d'un effort, d'une résistance, d'une douleur peut-être. Cette expérience du corps, expérience éprouvée, subjective et, curieusement, immatérielle – elle ne tient que dans le ressenti vivant que nous en faisons – est celle de notre corps comme chair.

Levinas écrit: «Apparaissant à la représentation comme une chose parmi les choses, le corps est en fait la *façon* dont un être, ni spatial, ni étranger à l'étendue géométrique ou physique, existe séparément.<sup>1</sup>» Avant d'être cet objet représenté que nous avons sous la main, le corps est une «façon» d'exister séparément, c'est-à-dire comme sujet à la différence de tous les autres (la séparation), à la «façon» d'une épreuve de soi qui ne s'éprouve qu'en soi, et qui, comme telle, est de fait non «spatiale». Avant d'être vu, le corps est vécu. Avant d'être objet parmi les objets, le corps est sujet. Cette antériorité ontologique se laisse comprendre aisément: pour que notre corps apparaisse et existe comme objet vu, il faut que nous disposions *d'abord* du pouvoir de le voir; pour qu'il existe comme objet touché par notre main, il faut *d'abord* que nous disposions du pouvoir de le toucher. Ces différents pouvoirs que nous sommes précèdent nécessairement ce qu'ils rendent possible – le corps vu, touché. Celui-ci n'existe indubitablement pour nous que par eux. Il n'y a donc de corps objet que parce que ce corps est d'abord une chair, une vie subjective. Et celle-ci n'est ni vue, ni touchée: elle est vécue, éprouvée. Ambivalence incompressible du corps: il est objet *parce qu'il* est sujet. Nous *avons* un corps parce que d'abord, nous *sommes* notre corps.

Deux conclusions s'imposent. Tout d'abord croire que le corps n'est que ce que nous avons, qu'il n'est rien d'autre que ce que la Science nous en dit, c'est vivre dans l'ignorance de ce que nous sommes réellement. La Science est rigoureuse – le débat n'est pas là –, mais elle se limite à l'étude d'objets. Ensuite, qu'une société qui pousse certains de ses membres à devoir traiter leur corps comme un simple objet, est incontestablement une société barbare, une société aliénante. Le culte du corps auquel certains lui reprochent de se vouer, est en réalité sa négation.

*Jean-Michel Longneaux,*  
philosophe, chargé de cours à l'Université de Namur,  
conseiller en éthique dans le monde de la santé,  
rédacteur en chef de la revue Ethica Clinica

1. E. Levinas, *Totalité et infini*, Martinus Nijhoff, Phaenomenologica M.N., 1980, p. 142.

# Le corps honteux du transhumaniste

Le mouvement transhumaniste, né dans les pays anglo-saxons à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, développe une approche très particulière de notre corps puisqu'il veut l'*augmenter* en le couplant à toutes sortes de techniques nouvelles en vue de nous faire atteindre un bien-être toujours plus grand. Or, même si notre aspiration au bonheur est indubitable, il reste tout de même permis de nous demander si la meilleure façon d'y arriver consiste à désirer devenir posthumain.

## LE PROJET

Sans doute faut-il reconnaître que, comparée aux performances que permettent les techniques d'aujourd'hui, la nature humaine laissée à elle-même est bien imparfaite : par rapport aux puissances de l'ordinateur, nos capacités de calcul et de mémoire sont dérisoires, alors qu'elles pourraient être amplifiées de manière exponentielle par des implants cérébraux ; nos humeurs agressives ou dépressives sont encore bien présentes, alors que le génie génétique pourrait retirer de nos cellules en leur état embryonnaire les gènes qui nous rendent malheureux ; la mort elle-même pourrait être, soit postposée de deux ou trois siècles par le remplacement, en notre chair périssable, de particules-robots d'un millionième de millimètre, bien plus résistantes que les matériaux de la vie organique, soit contournée par le téléchargement de notre cerveau sur un ordinateur qui en recueillerait toute la substance... Pourquoi, alors, ne pas rêver ainsi d'un corps augmenté par les nouvelles technologies qui se sont développées ces trois dernières décennies dans les domaines de plus en plus convergents de la biologie, de la génétique, de l'informatique et des sciences cognitives ? En tout cas, tandis que les grandes firmes multinationales telles que *Google*, *Amazon* ou *Facebook* investissent des capitaux énormes pour promouvoir les recherches à mener en ces différents domaines, les ouvrages, colloques, interviews et autres séminaires se multiplient sur le sujet, soit pour saluer ces avancées du progrès humain, soit pour nous mettre en garde contre elles. Mais à partir de quels critères pouvons-nous en juger ? Pour y voir clair, peut-être faut-il revenir, précisément, à cette énigme que constitue le corps humain et, plus profondément encore, la vie humaine elle-même.

## LE DISCERNEMENT

De deux choses l'une : ou bien nous ne sommes que de la matière corporelle, issue d'une lignée animale devenue de plus en plus complexe tout au long de l'évolution

darwinienne jusqu'à produire la conscience, ou bien nous sommes *aussi* des êtres d'esprit capables de réfléchir sur l'origine de notre propre transcendance par rapport à la matière. Dans le premier cas, il s'impose avec évidence que



la matière corporelle prolonge, par toutes les technologies qui lui seront adjointes, son évolution – non plus naturelle, cette fois, mais artificielle – vers plus de longévité, plus de connaissance, et plus de puissance ; dans le second cas, il s'impose avec non moins d'évidence que l'être humain continue à s'interroger sur cet esprit qui l'habite jusque dans son corps, pour savoir à quelle destinée il est appelé. En choisissant la première option, proprement matérialiste, le transhumaniste fait replonger l'être humain dans l'évolution biologique dont il constate après coup qu'elle n'a plus fait beaucoup de progrès depuis 100.000 ans : dès lors, puisque l'homme d'aujourd'hui reste toujours aussi naturellement fragile, agressif, borné et mortel que l'homme de Cro-Magnon, il doit être pris en charge par ses propres productions techniques, afin de dépasser toutes ses limites corporelles ; l'humaniste, quant

à lui, préfère reconnaître l'incroyable originalité du saut qualitatif qu'est, sur la chaîne de l'évolution, l'apparition de cet être doté d'esprit qu'il est lui-même : non, l'être humain n'est pas seulement un organisme appelé à survivre et à se reproduire comme n'importe quel autre vivant ; il porte jusqu'en son corps une trace de l'esprit qui le hante et qui donne sens à sa destinée.

Dans ces conditions, il se passe un curieux renversement. D'un côté, l'humaniste prend conscience, à la fois de la dignité qu'il entend honorer en lui-même comme en la personne d'autrui, et de sa capacité à faire la différence entre le bien et le mal – différence que l'animal ne connaît pas, et la machine non plus –, et encore de son aptitude à chercher la vérité sur Dieu ; quant à sa vulnérabilité corporelle, elle ne le gêne pas puisqu'il y trouve la plénitude de sa propre humanité. De l'autre côté, le transhumaniste se désole des piètres

performances auxquelles parvient l'homme dans les limites de sa chair mortelle. Décidant dès lors d'être lui-même son propre dieu, il cherche son salut dans les techniques qui le rendront transhumain d'abord, posthumain ensuite, montrant par là qu'il ne supporte pas d'être simplement humain. Ainsi, tandis que le premier accepte de se recevoir de la nature et de ses parents (et même, pour les croyants, de son Créateur) dans la fragilité de la chair qu'il partage avec autrui, le second connaît ce que le philosophe Günther Anders appelle la *honte prométhéenne*: il n'est qu'un humain borné par son corps alors que les robots sont si performants et les intelligences artificielles, si puissantes...

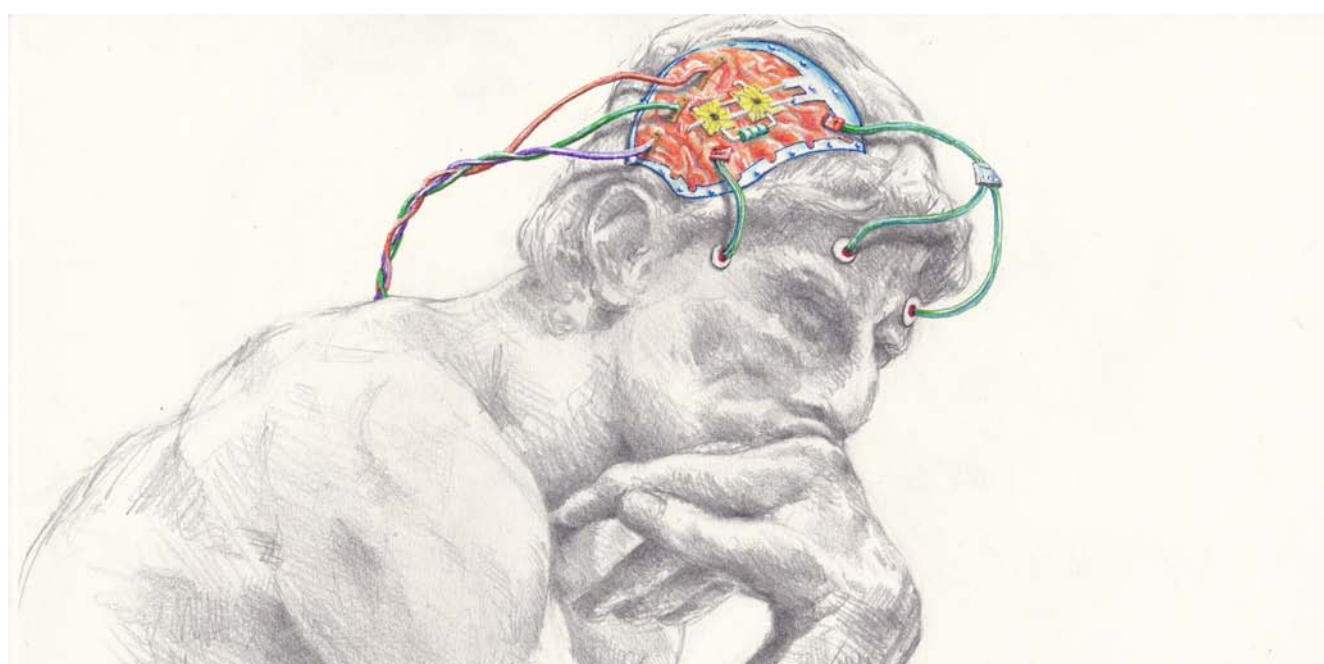
### LE REPROCHE

Les auteurs ont pu adresser de nombreux reproches au mouvement transhumaniste: il est le miroir aux alouettes que les multinationales capitalistes tendent aux pauvres humains, à coups de promesses fantastiques, pour attirer des capitaux qui feront tourner leurs laboratoires; il détourne ainsi vers des rêves d'augmentation des sommes démesurées qui pourraient tout de même servir à soigner d'autres maux humains que la frustration de n'être pas surhomme; il crée une classe d'êtres supérieurs qui casseront l'égalité de nature des humains entre eux; il abolit la nécessité de la religion en se faisant lui-même religion du progrès, etc. Mais le principal grief à lui adresser est peut-être celui de faire croire que l'homme tel qu'il est dans sa chair serait trop limité pour être bon en lui-même, au point que la vie corporelle ne mériterait plus d'être vécue si elle n'était pas augmentée par toutes sortes de connexions à l'intelligence artificielle,

ou d'implants cérébraux ou de modifications génétiques. À force de se laisser ainsi fasciner par la puissance de ses techniques, l'homme en viendrait à ne plus saisir la beauté de son être corporel, conçu comme un petit embryon pour prendre le temps de grandir, séparé d'avec autrui dans la dualité homme-femme pour permettre l'alliance, vulnérable à la blessure et à la mort pour échanger les signes de la compassion. Distrain de lui-même par son rêve matérialiste de superpuissance, l'homme ne saurait plus ce qu'est son propre corps, devenu comme une machine, un *cyborg*, mixte d'organe et de cybernétique.

Or cette tendance à la chosification du corps ne se manifeste-t-elle pas déjà dans les avancées contemporaines de la matière dite *bioéthique*? Sélectionner les embryons pour leur qualité génétique dans le diagnostic préimplantatoire, opérer le changement de son sexe pour correspondre à l'idée que l'on se fait de soi, prêter son ventre à la gestation de l'enfant d'un couple tiers; demander l'euthanasie en refusant de vivre la corporéité humaine jusqu'au bout, n'est-ce pas déjà faire perdre au corps la trace d'esprit qu'il portait en lui? D'ailleurs, l'argument principal des transhumanistes auxquels on reproche d'être de doux utopistes, consiste précisément à dire: 'mais nous y sommes déjà!'. Il est, de fait, probablement exact que l'idéologie transhumaniste ne peut naître que dans une société qui a perdu le sens du corps propre. Peut-être aussi le sens de Dieu. Mais on sait, au moins depuis la fête de Noël, que les deux vont souvent ensemble.

Xavier Dijon, sj



# Le corps du point de vue de la danse

La danse est par essence une tension. Danser est un jeu perpétuel entre se tendre, se détendre, lutter et épouser l'espace et le temps qui conditionnent chacun de nos gestes. Mais que nous dit-elle du corps, de notre corps, celui qui est sa matière première?

La danse s'exprime par corps, par la propagation d'énergie qui devient sens par le corps. Mais de quel corps s'agit-il? Nous avons une machine dont nous disposons depuis notre naissance: notre organisme. Celui-ci nous permet de respirer, de nous mouvoir, de nous inscrire dans le monde. Il est constitué d'os, de muscles, de viscères... de tout un amas d'organes qui fait de lui un complexe vivant particulièrement fascinant à observer. Mais n'est-il que cela?

## LA DANSE S'EXPRIME PAR CORPS

Lorsque nous dansons, nous pouvons, soit nous servir de notre corps, soit l'habiter. Cette nuance est importante car elle définit différemment le corps. Soit on l'accepte comme un instrument à dompter pour en dégager un geste moteur, utile, fonctionnel. Soit on comprend qu'il est un mystère que la danse dévoile parce qu'elle est, elle-même, un «acte pur de métamorphose» (Paul Valéry). Changer de forme, se transformer tout en gardant la même enveloppe corporelle: n'est-ce pas là un acte de transcendance?

Danser n'invite pas à changer de corps. On danse avec notre corps, mais on le change. On trouve des possibilités motrices, sensibles, proprioceptives que nous ne percevons pas dans nos gestes habituels. La danse interroge sur ce que peut le corps. Voilà le véritable étonnement philosophique que pose la danse: que peut le corps?

Elle investigate les limites et les ressources du corps qui est sa matière d'expression. Mais par là-même, elle ne se contente

pas de le décrire scientifiquement ou objectivement. Elle connaît cette phrase de Merleau-Ponty: «La science manipule les choses au lieu de les habiter». Donner du sens à ce qui est muet, mais qui, dans un élan vital, prend des significations insoupçonnées, habiter ce qui semble figé, ossifié... La danse rend le corps fragile, fort, puissant, beau... elle rend son silence éloquent. Elle habite le corps de telle sorte qu'il ne soit plus un instrument mais un être qui est devenir, passage.

Nous utilisons notre corps pour remplir telle ou telle fonction. Mais la danse nous apprend à nous mouvoir avec une tension nouvelle qui n'est pas celle de la finalité utile ou fonctionnelle. Une tension sans fin. Une tension vitale entre le haut et le bas. Une tension qui pourrait se décrire en termes de persistance dans notre verticalité. Danser, c'est avant tout apprendre à ressentir notre verticalité, les effets de la pesanteur sur notre poids. Percevoir les multiples mouvements internes de réajustement de notre posture afin de lutter contre ce que Bachelard nomme «notre destin à vaincre»: la gravité. Percevoir ce qui se meut au-dedans de notre corps en tension avec le dehors. L'entrelacement du dedans et du dehors est une nouvelle définition du corps, du point de vue de la danse.

## LA DANSE RÉVÈLE LE CORPS

Qu'est-ce à dire? Nous devons d'abord constater que le corps qui danse n'est pas seulement ce corps que l'on voit extérieurement se déplacer avec élégance et grâce. Il est avant tout un ensemble de mouvements invisibles qui sont des émulations internes bien réelles. Ce virtuel ne s'observe pas empiriquement, mais se ressent. Voici une grande leçon de danse: faire confiance à l'invisible qui prépare, dans l'intuition et le silence, ce qui bientôt jaillira. Laisser opérer la gravité et le poids du corps de telle sorte que le poids pèse et que le sens étymologique de penser se révèle dans un murmure du corps. *Pensare*, peser... penser est avant tout peser, éprouver son poids, se tendre verticalement, ce qui est aussi le premier geste de toute danse. Se tenir présent dans l'instant. Le corps en pleine instance de métamorphoses internes se tient dans le dehors par la force du dedans.

La danse révèle le corps: elle nous enseigne qu'il est chair. Non pas un morceau de chair mais un entrelacement du dedans-dehors ou en utilisant les termes de Merleau-Ponty: un chiasme de «touchant-touché». Ce qui se touche est aussi ce qui touche. Le corps quitte la sphère de ce qui est observable extérieurement, le corps s'habite, s'éprouve et le mouvement dansé est cette épreuve même. Dès lors, on comprend que le corps est bien plus que ce qui est étendu,



Source: pixtore.com



Ouvrir l'Évangile de Jean, Bruxelles 2014

physique. Il a sa propre intelligibilité, une réflexion intuitive. La danse permet d'appréhender le corps non pas d'un point de vue, mais de le comprendre comme un faisceau de perspectives. Le corps pense et n'est pas uniquement l'objet de réflexion. Il est le sujet de vérités qui se déclinent sous divers aspects. La danse révèle le corps tel un prisme qui entrouvre des champs que l'intelligence seule ne peut comprendre. Quelle est cette pensée du corps ?

Pour répondre, écoutons ce qu'un des plus importants chorégraphes du XX<sup>e</sup> siècle, Maurice Béjart, nous enseigne : « Danser, c'est avant tout communiquer, s'unir, rejoindre, parler à l'autre dans les profondeurs de son être. La danse est union, union de l'homme avec l'homme, de l'homme avec le cosmos, de l'homme avec Dieu<sup>1</sup> ».

### DANSER EST UNE COMMUNION

Danser est un partage, une communion de soi à soi, de soi à l'autre, de soi à Dieu. Le corps devient alors l'espace-temps qui, dans sa vulnérabilité, assure cette liaison. Voilà en quoi le corps pense. Les sens sont en éveil et reçoivent les informations du monde extérieur, ce qui permet au corps d'établir des réactions qui peuvent être comprises comme une forme d'intelligence intuitive. Mais dans l'intuition, nous lisons également une sagesse du corps : celle d'être dans le passage.

Cette pensée du corps est un mouvement d'union et de quête de connaissance de soi, de l'autre et de Dieu. Elle

s'aventure dans un mystère : celui de l'abandon de nos habitudes, de nos perceptions connues pour découvrir ce qui ne peut être dit, mais que le corps contient en secret.

La danse est transcendance du corps, non pas parce qu'elle le dépasse, mais parce qu'elle creuse l'union du dedans-dehors et en fait une arche entre nos êtres. « La danse est toujours née d'un rituel. [...] Langage universel, la danse est ce qui rapproche le plus du divin, j'en suis convaincu<sup>2</sup>. »

Le langage qu'emploie la danse est par corps, par chair. Le mouvement dansé n'utilise aucun code figé et manifeste une sincère spontanéité. Le langage de la danse est symbolique. Il offre une spiritualité incarnée qui parle d'elle-même dans et par le corps. Le corps devient charnel et spirituel par la danse. Celle-ci compose ensemble, dans le corps, ce qui relève de l'esprit et ce qui a trait à l'étendu : ces deux aspects de la réalité sont combinés ensemble par la danse. Le corps n'est pas le réceptacle d'une âme, ni un agrégat d'organes ; il vibre en une harmonie dansante.

Le spirituel trouve sa source et son incarnation par la danse. Dès lors, le mouvement dansé nous interroge sur le corps devenu sacré, espace-temps d'une spiritualité incarnée. Il nous rappelle aussi et surtout que nous sommes vivants, que nous faisons tous partie d'une harmonie universelle à laquelle nous participons par notre corps, notre manière d'être : n'est-ce pas cela danser ?

*Emmanuelle Klein*

1. Maurice Béjart dans Michel Robert, *Ainsi danse Zarathoustra*, Actes Sud, 2006. (Michel Robert est directeur de la Fondation de la Maison Béjart à Bruxelles).

2. *Ibid.*

# Le corps meurtri au cinéma

## Quatre suggestions

Alors que je me préparais à écrire cet article, j'ignorais encore qu'un colloque aurait lieu à l'ULB sur le même thème. Et que je n'y participerais pas, bloqué dans mon élan par une fracture du bassin. C'est donc un corps blessé qui rédige cette page...

S'il est vendeur de magnifier les corps au cinéma, il reste toutefois d'autres corps, blessés, fragiles, impuissants, au cœur de certaines intrigues. De manière arbitraire, je souhaiterais vous proposer deux films destinés au 'grand public', et deux aux cinéphiles avertis.

### CORPS SOUFFRANTS

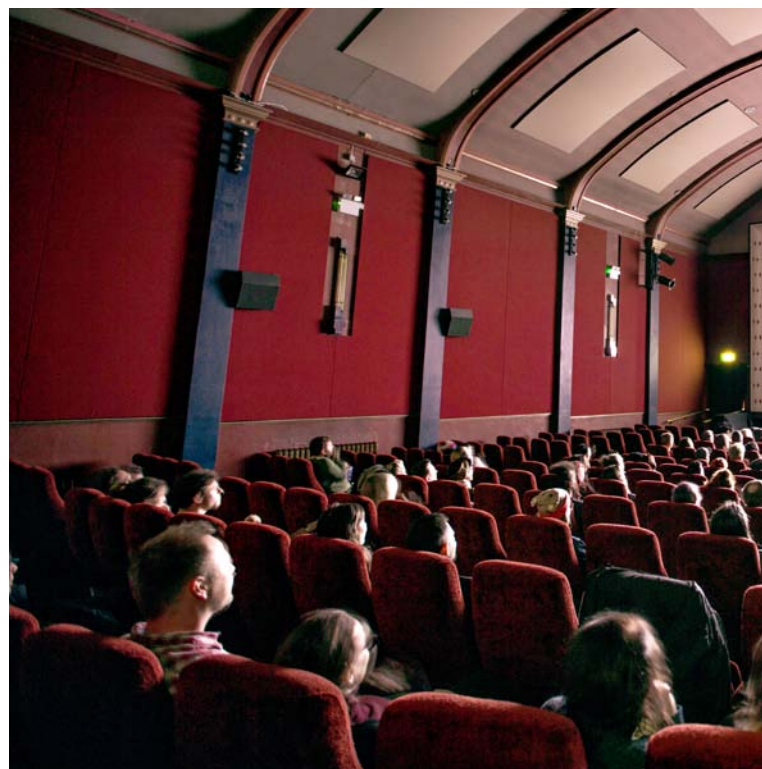
*Johnny s'en va en guerre* est un film américain, réalisé en 1971 par Donald Trumbo, qui adapte ainsi son roman homonyme de 1939. Durant la Première Guerre mondiale, un soldat américain est gravement blessé par un obus et perd la vue, l'ouïe, l'odorat et la parole. On le croit quasiment mort et on va l'amputer des quatre membres, à vif. Les chirurgiens ignorent qu'il est conscient et qu'il lui reste le sens du toucher. Johnny rêve et se souvient, ce que le réalisateur montrera en images couleurs, réservant le reste, l'hôpital et les tranchées, en noir et blanc. Une infirmière se rendra compte de son état et trouvera un moyen de communiquer lentement et difficilement avec lui. Jusqu'à ce que Johnny demande qu'on lui ôte la vie. Il ne s'agit pas d'un film d'horreur mais d'un pamphlet antimilitariste. Il traite d'un sujet très délicat, difficile et douloureux: une personne totalement consciente dans un corps souffrant, dont l'esprit vif ne veut plus vivre dans cette prison. Une situation qui pose des questions éthiques, tenant compte des limites de la médecine de l'époque...

*Le soldat-dieu* est un film japonais, réalisé par Kōji Wakamatsu en 2010. Il traite de la question des 'dieux de guerre', à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, décorés par l'empereur. Dans cette adaptation de la nouvelle *La Chenille* d'Edogawa Rampo (1929), on mêle images d'archives et actuelles, pour l'histoire du retour au village d'un soldat revenu amputé des quatre membres, le village brûlé. Un homme réduit à un corps, meurtri, exposé, transporté dans une brouette dans le village et que sa femme devra entretenir, laver et satisfaire sexuellement. Une existence tragique pour les deux protagonistes, tenus par le sens du devoir et le regard des autres villageois, notamment. Le film est austère, dur et sans concession. Mais oblige le spectateur à voir autrement les conséquences de la guerre.

### DES HOMMES DEBOUTS

*Patients* est sorti dans les salles en 2017. Il a été coréalisé par le slameur Grand Corps Malade (Fabien Marsaud) qui adapte à l'écran son roman autobiographique. Il est devenu tétraplégique partiel en 1997 en plongeant dans une piscine trop peu remplie, lors d'une colonie de vacances. Le film commence avec son entrée dans un centre de rééducation. Le spectateur va découvrir ce patient (Ben) et ses interactions avec les autres et avec leurs soignants. Parmi de nombreux corps polyhandicapés, Ben va

lutter peu à peu et, contre toute attente, va se lever, se mettre debout et marcher. C'est à la suite de cette guérison spectaculaire qu'il prendra le nom de scène Grand Corps Malade!



Enfin, le public a tout récemment pu découvrir une très belle histoire, *The Greatest Showman*, un film de Michael Gracey, qui se déroule en 1870. Les acteurs Hugh Jackman, Michelle Williams et Zac Efron invitent - en chantant - à un pas de danse dans un biopic très romancé de Phineas Taylor Barnum. Ceux et celles qui se reconnaîtront dans les naïfs de l'époque assumeront de l'être pour profiter pleinement du 'barnum' qu'il leur est donné de voir! Il s'agit ici de corps 'monstrueux' qui sont exposés aux yeux du public, à la fois fasciné et horrifié. Malgré le commerce qui est fait de leur laideur, ces personnages trouvent là un havre de paix et un vivre-ensemble. Occasion pour le spectateur de découvrir que les monstres ne sont pas ceux que l'on présente au public et que ces corps-là, meurtris, sont animés par une incroyable volonté de vivre!

*Abbé Charles De Clercq,  
critique cinéma, RCF*



# Le corps au cinéma

Parler du corps au cinéma fait songer immédiatement au corps du personnage à l'écran. À vrai dire, il faudrait parler de trois types de présence «corporelle» au cinéma : outre celle qu'on vient d'évoquer, on peut penser au film lui-même, à l'environnement et à la technique qui en permet la projection, et ensuite au corps, à l'esprit du spectateur, pour qui le film est projeté.



Source: pixhere.com

Le corps du personnage à l'écran n'a aucune épaisseur et il est impossible de communiquer avec lui ; celui du film est complètement «construit» à des fins qui ne sont pas qu'esthétiques ; quant au spectateur, il «s'absente» de son corps, se prive du moins de toute interaction avec son environnement pour voir le film. Bien sûr des réalisateurs comme Woody Allen, avec *La rose pourpre du Caire* (1985), se sont plu à jouer avec ces codes pour mieux les renverser. Mais on pourrait conclure provisoirement que l'expérience corporelle au cinéma est bien pauvre, réduite au silence des images (car le son est toujours ajouté), et «fantasmatique». N'y a-t-il rien de plus ?

## DU CORPS RÊVÉ...

Au cinéma, le corps partage tous les paradoxes de la représentation qui tient du visible et de l'invisible, de la présence et de l'absence, du réel et de l'imaginaire. Comme le dit Natacha Thiéry : «Le corps, plus que toute autre dimension du monde, participe de ce phénomène ambivalent [décou-

vrir ce que l'on reconnaît pourtant] ; il emblématise les écarts féconds dont l'image est traversée, entre ressemblance et dissemblance»<sup>1</sup>. Le cinéma explore les ressources concrètes du réel et de la vie, y compris le devenir des corps qui ne se laissent pas réduire par l'action, ce qui permet au spectateur d'élargir ses points de vue sur le monde et les possibilités d'existence. Par ailleurs, à l'écran, le corps prend toutes les formes et toutes les tailles, mêmes les plus invraisemblables. L'esprit pourrait habiter un corps plus jeune (vidé de toute conscience) ou un *Avatar* comme dans le film de James Cameron (2009). Le corps peut disparaître et s'évaporer, devenir fantomatique ou invisible, autant qu'il peut donner l'impression d'une vraie épaisseur charnelle, par des gros plans par exemple. Le corps peut être questionné dans son existence réelle comme dans *Birdman* d'Inárritu (2014) où le corps d'un acteur célèbre a une fonction d'image, même hors des films dans lesquels il a joué.

## ... AU CORPS INVENTÉ

Les films fantastiques comme ceux inspirés par le monde de Marvel tendent à accentuer la toute-puissance supposée des personnages dont le corps se transformerait à volonté. Certains spectateurs se prêtent donc à rêver non seulement du corps plastiquement parfait, inaltérable par la vieillesse ou la maladie, mais ils le désirent doté de pouvoirs spéciaux. Le corps fantasmé idéal et ultime serait le corps numérique : totalement reconfigurable, échappant aux lois de l'espace et du temps, comme celui du Dr Will Caster (Johnny Depp) dans *Transcendance* de Wally Pfister (2014). L'illusion permettrait de supporter une existence sans mystère et évacue la nécessité de la résurrection des corps. À une époque où l'unité corps/esprit ne va plus de soi, les films renvoient souvent l'image d'un homme morcelé et errant, agissant au gré des puissances qu'il convoque pour éviter d'être sous l'emprise d'un autre, ou du monde. Au travers des multiples métamorphoses que l'action impose au corps, et singulièrement lorsqu'il subit la violence, le personnage (et le spectateur) n'échappe pourtant pas au risque de perdre sa propre image s'il ne se comprend plus comme une créature de Dieu, c'est-à-dire s'il n'accepte plus une origine et une fin hors de lui-même.

*Abbé Jean-Luc Maroy*

1. Natacha Thiéry, *Corps* dans *Dictionnaire de la pensée du cinéma* (Quadrige), Paris, PUF, 2012, p. 186.

# Du rejet de la mort au rejet du corps

Mon grand-père bien-aimé est mort au loin, quand j'avais sept ans. Après son rapatriement, ma grand-mère nous a tenus à l'écart, pensant qu'un enterrement n'était pas pour les enfants. Sa mort est restée pour moi comme une douleur irréaliste.

Quatorze ans plus tard, ce fut le tour de ma grand-mère. J'étais adulte, il n'était plus question de me protéger. C'était la première fois que je me trouvais devant un cadavre. J'étais tétanisée, incapable d'aller l'embrasser avant la mise en bière qui n'a pas traîné. Trois ans plus tard, je rencontrais mon futur époux qui avait quitté l'URSS à l'âge de vingt ans. Un jour que je feuilletais leur album familial, j'eus le souffle coupé: son grand-père paternel, mort allongé sur la table de la salle à manger, dans l'appartement, avec ses enfants et petits-enfants près de lui. Ce n'était qu'une photo, mais le choc fut aussi violent que devant le cadavre de ma grand-mère. Quelques pages plus loin, c'était l'autre grand-père avec sa fille et ses petits-enfants, on le suivait jusqu'au cimetière avec une dernière photo de lui dans son cercueil ouvert, près de la fosse, pour un dernier adieu de sa famille explorée.

Comme les nouveau-nés et les jeunes mariés, les défunts étaient photographiés avec la même théâtralité: les beaux vêtements, les fleurs, la pose, l'expression des sentiments appropriés. Les trois grandes étapes de la vie se retrouvaient sur un pied d'égalité. L'Union soviétique avait beau avoir persécuté les chrétiens avec une cruauté et une efficacité sans précédent, avoir éradiqué la pratique religieuse de la vie de la plupart des gens, les rites étaient restés dans leur expression naturelle, sauvegardant, au sein des familles, la dignité humaine si malmenée par ailleurs.



© Chantal Van der Plancke

## CE QUE NOUS AVONS PERDU EN PERDANT LA MORT

Il ne s'agit pas d'adopter artificiellement les coutumes d'Europe orientale, mais de comprendre ce que « nous avons perdu en perdant la mort », selon la formule de Damien Le Guay<sup>1</sup>. Une mort se développe en trois périodes successives: le temps du mourant, le temps de la mort et le temps du deuil. Les rites permettaient de les vivre dans leur durée. Depuis leur disparition, ces périodes rétrécissent comme peau de chagrin. L'euthanasie veut effacer la première, la seconde est réduite au strict nécessaire, quant à la troisième elle n'existe pour ainsi dire plus. Porter le deuil est devenu une extravagance. S'habiller de noir pour le look ne dérange personne, mais pour porter le deuil... ça non! Un malaise se répand aussitôt, de plus en plus palpable, où chacun attend la disparition de ce vêtement noir, devenu signifiant. Car le deuil rappelle ce qui s'est passé et qu'il faut oublier: le corps devenu cadavre. Combien de personnes refusent d'entrer dans la chambre funéraire en disant: « Je ne veux pas le voir ainsi, je veux garder mes bons souvenirs de lui! » Ce rejet de la mort est basé sur le refus de la tragédie inhérente à toute vie humaine. Or toute mort, même la plus sereine, est une tragédie. La refuser ne nous en guérit pas. Comme le dit saint Paul: « Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort », c'est-à-dire à la fin des temps.

## TOUTE DÉGRADATION CORPORELLE PORTE EN ELLE LA PERSPECTIVE DU CADAVRE

La responsable de l'aumônerie d'un établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes m'a raconté avoir assisté aux derniers soins – si l'on peut dire – donnés à une femme sans famille, morte sous tutelle, enterrée avec le service minimum: « Pas de toilette. Balancée comme un animal. J'étais sous le choc. Je leur ai parlé. J'ai essayé de réveiller en eux le sens de ce qu'ils font. Je m'efforce maintenant d'être là, pour les plus abandonnés. Et ça se passe mieux. »

Cette description lapidaire nous glace aussi, mais elle révèle brutalement l'attitude de notre société, qui veut se débarrasser par tous les moyens des cadavres et de tout ce qui y fait penser. Or le corps dégradé annonce le cadavre. On le voit bien avec le glissement qui s'opère dans l'application de l'euthanasie. Pour justifier sa dépénalisation, on avait évoqué la nécessité d'abrèger les souffrances insupportables de la fin de vie. Quinze ans plus tard, l'idée du suicide assisté pour clôturer une vie considérée comme « complète », bien avant sa mort naturelle, est de plus en plus répandue et acceptée. La mort n'est plus l'aboutissement de la vie terrestre, elle en est l'échec. Un échec doit être effacé, et ce dès ses prémices.

1. Qu'avons-nous perdu en perdant la mort?, Éditions du Cerf, 2003.



Source : pxtone.com

### L'OPPOSÉ DE 'MORT' N'EST PAS 'VIE', MAIS 'NAISSANCE'

Je me souviens des derniers instants de ma tante, qui était handicapée physique de naissance. Elle était l'ange gardien et le modèle de vie de notre famille et de tous ceux qui l'ont rencontrée. Depuis deux mois ma mère l'accompagnait nuit et jour, d'abord à l'hôpital, puis chez elle où elle était revenue, selon son souhait. Deux aides-soignantes venaient la laver chaque jour avec une émouvante délicatesse, nous disant de les appeler pour la dernière toilette, quelle que soit l'heure. Une dame, qui lui avait tenu compagnie ces dernières années, et qui connaissait bien la mort, était avec nous. Ma mère était allée se reposer quelques heures. La dame et moi étions de part et d'autre du lit. Elle tenait la main de ma tante. Tout à coup, sans que je ne remarque rien de particulier, elle me dit : « *C'est la fin.* » Je cours chercher maman qui accompagna ses derniers instants.

La mort de ma tante fut pour moi un don, comme le fut toute sa vie. Une comparaison s'imposa à moi et ne m'a pas quittée depuis : ce fut comme une mise au monde en négatif. Cette respiration haletante, cette expression de douleur qui ne voit plus le but, et enfin cet instant de la fin aussi imperceptible et fulgurant que la conception d'un enfant.

### CE QUE CACHE LE REJET DU « DOLORISME »

La tragédie de la vie est féconde. Elle nous révèle à nous-mêmes. Elle dévoile notre égoïsme et notre dévouement, notre laideur et notre bonté, notre médiocrité et notre grandeur. Le révélateur en est justement ce corps dégradé, le nôtre ou celui d'autrui. C'est lui qui nous montre la superficialité de nos attachements,

qui nous permet de contempler notre vie avec humilité, et qui nous prépare à en rendre compte. Notre société ne veut pas entendre parler. Elle ne veut que jeunesse, santé et succès. Elle idolâtre l'autonomie, nouveau nom de l'individualisme. Mais n'avons-nous pas pris part à ce dévoiement, nous qui avons pourtant promis, à notre baptême, de témoigner de la Vérité ? Aujourd'hui encore, il suffit de brandir le mot « *dolorisme* » pour interrompre toute réflexion. Qu'il y ait eu des excès, c'est évident ! À toutes les époques, les chrétiens ont été tentés de s'approprier l'Évangile pour justifier leurs manquements. Mais ce n'est pas parce que certains utilisent l'Écriture pour clouer le bec à leurs opposants, que nous pouvons la dénaturer. Nous devons nous agenouiller au pied de la croix pour écouter saint Paul : « *J'achève, dans ma chair, ce qui manque aux souffrances du Christ pour son corps qui est l'Église.* » Le Christ ne nous sauve pas sans nous.

Lutter contre la souffrance est notre premier devoir, mais nier qu'elle ait un sens relève de la non-assistance à personne en danger.

*Cécile B. Loupan,  
accompagnante bénévole dans une unité de soins palliatifs*

Cécile B. Loupan a notamment écrit *Vivre et mourir comme un homme – Guide pratique des soins palliatifs et de l'accompagnement de la fin de vie*, Éditions de l'Œuvre, 2010.

# Théologie du corps

## L'Église, le corps et la sexualité: et si on en parlait?

Depuis *Humanae Vitae*, un écart semble s'être creusé entre les positions de l'Église sur la sexualité et les mœurs des fidèles à tel point que nous n'osons plus en parler. Dans sa théologie du corps, saint Jean-Paul II a profondément renouvelé le discours de l'Église sur cette question.



Source: pxtone.com

La théologie du corps est le plus vaste enseignement donné par un pape sur un même sujet. Saint Jean-Paul II l'a transmis sous forme de catéchèses au début de son pontificat. Il y a consacré 130 audiences du mercredi, pendant cinq ans. En s'appuyant sur les Écritures, il nous dévoile le plan de Dieu sur l'amour humain.

### VOUS AVEZ DIT 'THÉOLOGIE DU CORPS' ?

L'expression laisse souvent perplexe et peut paraître contradictoire à cause de l'héritage cartésien qui oppose le corps et l'esprit. Saint Jean-Paul II dépasse cette opposition et les tentations de mépris du corps ou de honte de l'acte et du plaisir sexuels. Il a d'ailleurs osé l'expression 'théologie du sexe'.

La théologie du corps est une révélation<sup>1</sup> sur la signification profonde du corps: le corps est manifestation de la personne, il exprime la dignité de l'être humain créé à l'image de Dieu. Nous pensons que l'homme est à l'image de Dieu dans sa capacité réflexive et spirituelle, mais il l'est bien davantage dans sa capacité à aimer comme Lui, en se donnant. Il est image de Dieu d'une manière particulière par son corps, dont la masculinité et la féminité expriment qu'il

1. *La théologie du corps est la sexualité "révélée" dans les deux sens du mot: elle est révélée au sens de manifestée, dévoilée dans son fondement et son sens le plus profond; elle est aussi révélée au sens où elle puise ce sens aux sources de la révélation...* Yves Semen, *La Théologie du corps*, Jean-Paul II, Les éditions du Cerf, p. 27.

est créé pour ce don d'amour. Pour cette raison, saint Jean-Paul II affirme que le corps, et la sexualité qui en est l'expression, sont des valeurs anthropologiques fondamentales.

### LE CORPS, SACRÉ ?

Le corps révèle que l'être humain est fondamentalement un être de don. Ceci permet de concevoir la sexualité humaine comme une communion d'amour féconde de personnes qui s'offrent l'une à l'autre, dans un don total.

Pour Jean-Paul II, le corps est « capable de rendre visible l'invisible: le spirituel et le divin » (audience du 20 février 1980, TDC 19,4). Notre corps rend Dieu visible. Il n'est pas divin, il ne mérite pas d'être adoré, mais il est appelé à révéler le mystère de l'amour, le mystère de Dieu. Cet appel se vit dans la sexualité conjugale. Il se vit aussi dans le don total de soi que vivent ceux qui ont choisi de répondre à l'appel de Dieu dans le sacerdoce ou la vie consacrée.

### RESPECTER SON CORPS, SE RESPECTER

Nous avons tous entendu et plus ou moins intégré le slogan *'Mon corps m'appartient!'*. Pourtant, l'homme n'a pas un corps, il est un *esprit incarné*, un *corps spiritualisé*. Le corps n'est pas un bien comme un autre que l'homme possède et dont il pourrait jouir. En réalité, *mon corps, c'est aussi moi!* Chaque acte posé avec mon corps engage et exprime toute ma personne. Tout acte porté sur le corps de l'autre est porté sur la personne toute entière.

Cette anthropologie et la théologie du corps restent encore trop méconnues du grand public. Si l'on veut apprendre aux jeunes le respect du corps, le leur et celui de l'autre, ne faut-il pas commencer par leur permettre d'en découvrir la valeur et la dignité intrinsèques?

### OSER LA RÉFLEXION

Parler aux jeunes de la théologie du corps, c'est les amener à découvrir le sens de la vie, leur vocation, l'amour comme don de soi, la valeur de la personne, laquelle ne devrait jamais être utilisée comme un moyen pour combler ses besoins. Le corps, en effet, porte en lui la capacité à poser toutes ces questions existentielles.

C'est ainsi qu'est donnée l'occasion de parler aux jeunes de la sexualité d'une manière tout à fait originale. Sans se cantonner à une éducation psycho-physiologique et hygiéniste, il s'agit de leur permettre de trouver le sens de leur sexualité. Les sexologues s'accordent d'ailleurs sur ce point. Le docteur C. Solano insiste sur le fait que l'épanouissement

sexuel se trouve dans une harmonie des différentes facettes de la sexualité : physiologique, émotionnelle et cognitive. Tout l'art est de trouver un équilibre entre nos pulsions, nos émotions et nos désirs profonds.

### UN TRÉSOR DE L'ÉGLISE À PARTAGER

Certains pensent que le message de l'Église au sujet de la sexualité est castrateur, moralisant et dépassé, en particulier depuis l'évolution des modèles familiaux et la diversification des 'normes' en matière sexuelle. En réalité, les sondages sont unanimes : la fidélité et la famille demeurent des valeurs majoritaires. Le besoin fondamental que la pulsion sexuelle cherche à combler reste le même : aimer et être aimé. Faire découvrir le message de l'Église sur l'amour, le corps et la sexualité en s'appuyant sur la théologie du corps est une mission pressante, non seulement au sein de l'Église, mais auprès de toutes les personnes, quelles que soient leur origine ou leur croyance. C'est un terrain d'évangélisation à part entière.

Saint Jean-Paul II a pensé et travaillé cette théologie du corps à partir de son expérience pastorale. Il a voué son sacerdoce au service des jeunes et des familles et a compris très vite que dans le domaine de l'amour et de la sexualité, la nouvelle génération ne se satisferait plus d'une liste d'interdits moraux. Elle avait besoin d'en comprendre le sens. Cette intuition qui date de plus de 50 ans se vérifie de plus en plus dans notre société en perte de sens.

Jean-Paul II n'a ni supprimé ni modifié l'enseignement de l'Église au sujet de la sexualité. Il nous offre cependant de pouvoir le recevoir d'une manière toute nouvelle. Il ne s'agit pas d'interdits à dépasser, ni d'obstacles à notre épanouissement personnel, ni d'obstacles à la satisfaction de nos désirs. Il s'agit au contraire de balises pour la réalisation personnelle de

chacun. C'est en comprenant le sens de la vie, de l'amour, du corps et de la sexualité, que le bonheur auquel nous aspirons tous devient effectivement possible.

### SPIRITUALITÉ CONJUGALE

N'idéalisons cependant pas notre discours. L'amour et la sexualité sont une promesse de bonheur mais aussi un lieu de blessures, de limites et de fragilités. Chacun peut en faire l'expérience.

Par la théologie du corps, Jean-Paul II ne se limite pas à un discours sur le corps et la sexualité. Il offre également à l'Église une spiritualité conjugale riche et profonde. Il invite les époux à vivre leur mariage comme une vocation à part entière. Ils sont appelés à mettre héroïquement la croix au cœur de leur vie et à élever leur sexualité conjugale au rang de liturgie. C'est beau, riche et exigeant. Il montre aux époux, au cœur même de leur sexualité, un chemin de sainteté et d'épanouissement conjugal. Jean-Paul II a osé croire en l'homme, en la capacité de chacun à choisir le vrai bien, le vrai bonheur.

*Yaël-Marie Hoellinger-Braeckmans  
Jeune maman de trois enfants, 28 ans*

#### Pour aller plus loin

Christopher West, *La théologie du corps pour les débutants. Une nouvelle révolution sexuelle*, éd. de l'Emmanuel, 2014.

Anthony Percy, *La théologie du corps décomplexée: introduction aux catéchèses de Jean-Paul II*, éd. de l'Emmanuel, 2007.

Yves Semen, *La sexualité selon Jean-Paul II*, Presses de la Renaissance, 2004.



Source : pxtar.com

# Corps mystique et Eucharistie

## LA DOUBLE ÉPICLÈSE

C'est en se tournant vers la prière eucharistique, que le prêtre reprend à son compte à chaque messe, qu'on saisit le mieux le lien entre corps mystique et eucharistie.

La prière eucharistique comprend en effet une double épiclese ou invocation de l'Esprit, la première sur le pain et le vin, la seconde sur la communauté. La première se situe juste avant le récit de la Cène et les paroles de la consécration. On y demande au Père de sanctifier les offrandes que nous apportons à l'autel en répandant sur elles son Esprit pour qu'elles deviennent le corps et le sang du Christ. La seconde suit le récit. On y demande qu'en communiant au corps et au sang du Christ, nous soyons rassemblés par l'Esprit Saint en un seul corps.

La première épiclese est souvent appelée épiclese de consécration. Elle s'adjoint aux paroles du prêtre qui consacre le pain et le vin. La seconde, l'épiclese de communion, se fait sur la communauté réunie. De part et d'autre, c'est une œuvre de l'Esprit Saint qui, tout à la fois, concourt à la confection du corps du Christ sur l'autel et à l'édification de la communauté qui y prend part. De part et d'autre aussi, c'est le corps du Christ à la fois présent sur l'autel et dans la communauté qui prend forme à partir de lui. Il y a donc un lien intime entre ces deux moments de l'action liturgique. Ce lien est si intime que, tout en rendant le Christ réellement présent sur l'autel, c'est la communauté rassemblée qu'il constitue. L'épiclese de consécration conduit à l'épiclese de communion et trouve en elle son achèvement. Première dans l'ordre de l'exécution, elle est seconde dans l'ordre de l'intention, le Christ se rendant réellement présent en son corps en chaque célébration eucharistique sous un mode spécifique, c'est-à-dire sacramental, en lien avec l'Église.

## LE SACREMENT DE L'UNITÉ

La réponse d'Augustin aux catéchumènes, qui lui demandaient de comprendre ce qui se passait à la vigile pascale à laquelle ils se préparaient à assister, est saisissante à maints égards dans la manière dont elle met en relation le corps du Christ sur l'autel et l'unique corps que ceux-ci sont appelés à former en lui. «Le corps du Christ, lui disaient ses catéchumènes qui avaient bien appris leur catéchisme, nous savons où il se trouve: né de la Vierge Marie, mis à mort, puis ressuscité le troisième jour, il est maintenant au ciel d'où il reviendra juger les vivants et les morts. Comment se fait-il dès lors que le pain soit son corps?» «Veux-tu comprendre ce qu'est le corps du Christ? leur répond Augustin. Écoute l'Apôtre dire aux fidèles: vous êtes le corps du Christ et ses membres», et lui-même de poursuivre: «Si donc vous êtes le corps du Christ, c'est votre propre symbole qui se trouve déposé à la table du Seigneur. Recevez-le. À ce que vous êtes, vous répondez 'amen' et cette réponse marque votre adhésion. Tu entends: 'le corps du Christ' et tu réponds 'amen'. Sois un membre du corps du Christ afin que ton 'amen' soit vrai» (*Sermo 272*).

Telle est la manière selon laquelle Augustin introduisait ses catéchumènes au mystère de l'Eucharistie. «Le pain que nous rompons n'est-il pas communion au corps du Christ?» disait déjà saint Paul. «Puisqu'il y a un seul pain, en conclut Augustin, nous sommes tous un seul corps, car tous nous participons de cet unique pain» (*Guelferbytanus, 7*). Personne n'aura jamais, mieux qu'Augustin, mis en lumière le fait que l'Eucharistie est le sacrement de l'unité. C'est d'ailleurs son intuition que reprend à son compte l'épiclese de communion telle qu'elle a été reformulée dans les prières eucharistiques du missel romain de Vatican II. On y demande qu'en communiant au corps du Christ, l'on soit rassemblé par l'Esprit Saint en un seul corps.





© Centre pastoral de Bruxelles

L'Eucharistie était pour Augustin le sacrement de notre unité. « Ô mystère de la bonté ! ô signe de l'unité ! ô lien de la charité ! », s'exclame-t-il. Ce n'est donc qu'en se pardonnant les uns aux autres, comme y engage la demande du *Pater* qui précède le rite de communion, que l'on se montre à la hauteur du sacrement que l'on reçoit. Celui-ci prend tout son sens dans le pardon mutuel : « c'est ainsi que le corps du Christ naît lui aussi de la rencontre de tous dans l'amitié ». La réception du corps du Christ au moment de la communion implique donc pour Augustin l'engagement moral et spirituel de se pardonner les uns les autres, engagement constitutif du sacrement, à l'exemple du Christ qui, le premier, nous a pardonné en pardonnant à ses ennemis sur la croix. Il ne suffit pas de communier pour que le sacrement porte son fruit d'unité. Encore faut-il que s'y adjoigne la conversion du cœur qui ouvre sur l'amitié.

### « CORPS VÉRITABLE » ET « CORPS MYSTIQUE »

Jusqu'aux XIII-XIV<sup>e</sup> siècles, l'expression « corps mystique » a été une expression courante pour désigner le corps du Christ sur l'autel, en lien avec la « prière mystique » de l'Église, c'est-à-dire la prière eucharistique. Or, à elle seule, l'expression risquait de ne pas rendre compte suffisamment du réalisme eucharistique. Le Christ n'est pas mystiquement mais bien réellement et véritablement présent à l'autel en son corps. C'est ainsi qu'on en est venu à parler du Christ sur l'autel en termes de « corps véritable » plutôt que « corps mystique », l'expression « corps mystique » se trouva reléguée par le fait même à la communauté réunie, avec le risque qui s'en suivait de dissocier Eucharistie et Église. De fait, au fil des siècles, l'expression

« corps mystique » en est venue à désigner tout simplement l'Église. L'encyclique de Pie XII sur l'Église en ses composantes institutionnelles et spirituelles a pour titre, *Mystici Corporis*. Le premier chapitre de *Lumen Gentium* sur le mystère de l'Église se termine précisément par un long développement sur l'Église corps mystique. Comme telle, l'expression n'est pas biblique. Saint Paul parle toujours de l'Église comme du corps dont le Christ est la Tête et nous, les membres.

### CROIRE AU CHRIST, CROIRE EN L'ÉGLISE

Il est d'autant plus important de saisir le lien entre corps mystique et Eucharistie qu'il ne manque pas de gens qui, dissociant l'Église et la personne du Christ, rejettent celle-ci au même titre qu'on a tendance à rejeter de nos jours toute institution sociale ou politique, pour ne pas parler déjà de l'institution matrimoniale dont le Christ a pourtant fait le signe de ses épousailles avec l'Église. Je crois dans le Christ, dira-t-on, mais je ne crois pas en l'Église, comme si on pouvait avoir une relation personnelle avec le Christ des évangiles en faisant abstraction de l'Église.

Il est indéniable que l'Église n'est pas parfaite. Ce n'est qu'en lui pardonnant ses manques tout en souffrant par ailleurs, tout comme en chaque Eucharistie on est invité à se pardonner les uns aux autres, qu'on découvrira toujours à nouveau son vrai visage qui n'est autre que celui dont elle constitue le corps et qui se donne à nous en chaque Eucharistie.

*Pierre Gervais, sj*